

Gérard Cartier
Du français au volapück
ou *Le Perroquet aztèque*
Collection *Les placets invectifs*
Obsidiane, 2019

Au temps de Regnard et de Voltaire, on l'a vu, on troussait de belles épigrammes. De nos jours il est de bon ton, si l'on veut paraître jeune, branché et affranchi, de *balancer* des *punchlines*. On se demande ce que la langue a à y gagner. Justement, le poète Gérard Cartier¹ est parti de ce constat : « *Jamais notre langue n'a été aussi malmenée et jamais à ce point mal aimée. Quand elle n'est pas dénigrée pour des motifs où elle sert de bouc émissaire à d'autres combats (la lutte contre le sexisme par exemple), elle est trahie au profit de l'anglais, qui se voit paré de toutes les vertus* ». Il en a fait un billet d'humeur qu'à la demande de son éditeur il a développé de façon très approfondie, très documentée, balayant ainsi les multiples champs actuels dans lesquels la langue, française mais pas seulement, est menacée, attaquée, avilie. C'est devenu l'essai que voici. Une critique étayée et affûtée du *Globiche* inyasif caractéristique de notre vie sociale, culturelle et économique.

Ce livre paraît au moment des 480 ans de la promulgation de l'ordonnance de Villers-Cotterêts, au début de l'automne, et des 470 ans de la parution de *Défense et illustration de la langue française* de Joachim du Bellay. On a légiféré encore pour la langue française, sous la Révolution, et jusque dans les années 90 du vingtième siècle. Des lois de plus en plus violées avec inconséquence. Déjà dans les années 60, Etienne se préoccupait du développement du *français*². Avec *La Langue française*, Léo Ferré en faisait avec virtuosité une chanson satirique prémonitoire, où le refrain³ « *Et j'cause français / C'est un plaisir* », devenait à la toute fin « *And je speak french / C'est un pleasure* ». Aujourd'hui, la situation n'a fait qu'empirer de façon ahurissante. Ce qui, d'autant plus, rend le nouveau « *placet invectif* » de Gérard Cartier cruellement et crucialement nécessaire.



Les ondes, les médias, les sports, les loisirs, la culture populaire sont déjà tombés. Tombés sous la domination d'un jargon truffé d'anglicismes et aussi de pseudo-anglais. On ne se donne même plus la peine de traduire comme il y a quarante ans les premiers films de Spielberg par *La Guerre des étoiles*, on ne dit plus que *Star Wars*. Le français cède du terrain de jour en jour. *Cannibalisation* de la langue et *grand décerveau*. Quant à la publicité et aux marques commerciales,

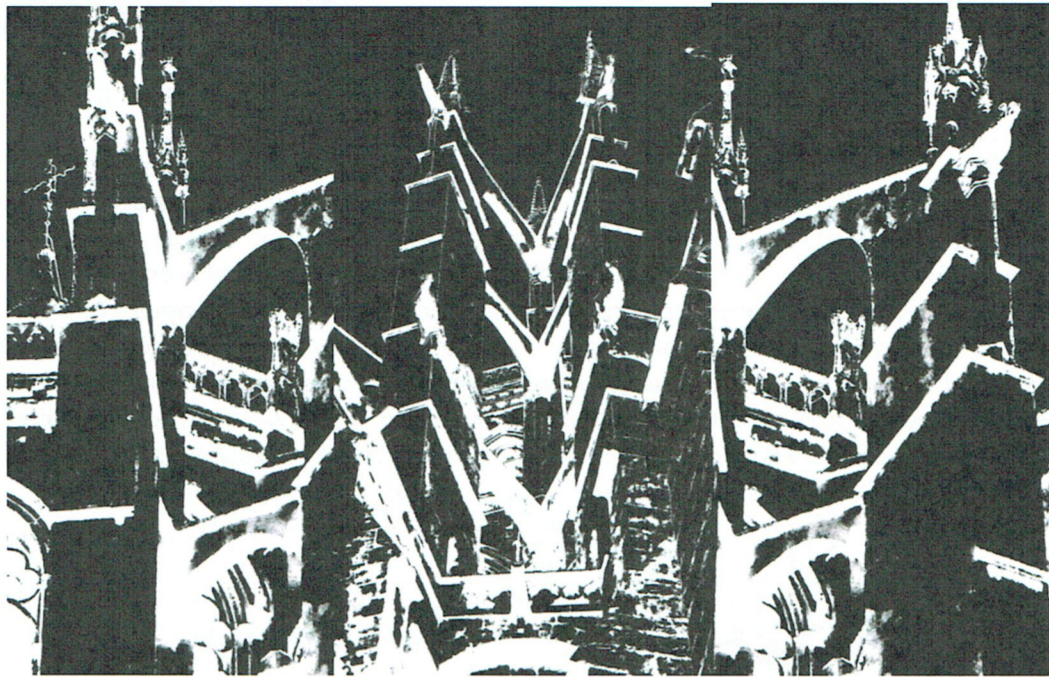
¹ Gérard Cartier, poète, né en 1949, a publié une bonne quinzaine d'ouvrages. Ses poèmes sont parus principalement chez Flammarion (dont *L'ultime Thulé* en 2018), à L'Amourier, au Castor Astral et, pour six d'entre eux chez Obsidiane, parmi lesquels *Le Hasard* en 2004 et *Tristan* en 2010.

² René Etiemble, *Parlez-vous français ?* Essai, Gallimard 1964, revu et augmenté en 1973 puis 1980.

³ *La Langue française*, chanson de Léo Ferré, disque Barclay, 1962. Texte repris dans le recueil *Les Chants de la fureur*, coédition Gallimard / La Mémoire et la Mer, 2013.

Gérard Cartier, fin connaisseur et amateur de la langue anglaise, la vraie, nous montre, nombreux exemples à l'appui, qu'il vaut mieux bien souvent ne pas traduire, car cela révélerait au mieux l'insignifiance des slogans, voire leur ridicule rédhibitoire. Le monde de la technologie (ah ! la fameuse *french tech* !) n'est pas en reste (même si l'on peut comprendre le contexte international et patati et patata). Et l'anglais qui truffe ses articles et ses notices devient l'équivalent du latin de cuisine des médecins de Molière. *Vanité, inculture*, volonté de dominer, d'écraser et d'en imposer aux *non-spécialistes*. A propos de cette sous-langue mâtinée de vague anglais, Cartier cite une formule de Michel Deguy qui parle de « *desesperanto globish* ».

L'anglais lui-même a d'ailleurs beaucoup à y perdre, comme le presentait déjà, dans son *1984*, le Britannique George Orwell, en y imaginant l'usage de la *novlangue*, cet idiome réduisant le nombre de mots et de concepts ainsi que les finesses du langage. « *La mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants*¹ ».



L'école et l'université sont touchés, la soumission au jargon envahit la presse écrite, ceux précisément dont le métier, l'honneur et la responsabilité sont aussi de défendre et de promouvoir le français. Ainsi, alors que le mot anglais n'est pas éloigné du mot français (pour cause, il en vient, exporté et anglicisé Outre-Manche au Moyen-Âge), on écrit *alert*, *dance* ou *music*, etc. Gérard Cartier analyse finement ici tous ces usages. L'appauvrissement de la pensée en est la conséquence calamiteuse, et la sottise bien souvent s'y répand. Que dire de l'édition française qui propose de « la littérature *young adult* » ? « Jeune adulte » ne se comprend-il pas tout autant, même pour un client anglophone que des commerciaux chercheraient à séduire ?

L'orthographe et le lexique, on l'a vu, sont affectés (infectés ? infestés ?). Quand la forme anglaise contamine l'orthographe, le non-sens nous guette quelquefois et produit simplement de l'incompétence orthographique : ainsi, parmi d'autres affligeantes joyeusetés, l'auteur a-t-il lu dans une haute instance littéraire, écrit dans un manuscrit, « *une pair de jambes* » comme on aurait écrit « a pair of legs ». C'est aussi dans la syntaxe que le phénomène s'insinue, dénaturant encore plus la langue si c'était encore possible. L'auteur, hélas ! ne manque pas d'exemples de mise à mal de la phrase française. La fréquentation mal maîtrisée de l'anglais fait parler en français nombre de nos contemporains de façon bien étrange. On ne joue plus contre telle équipe, mais on joue telle

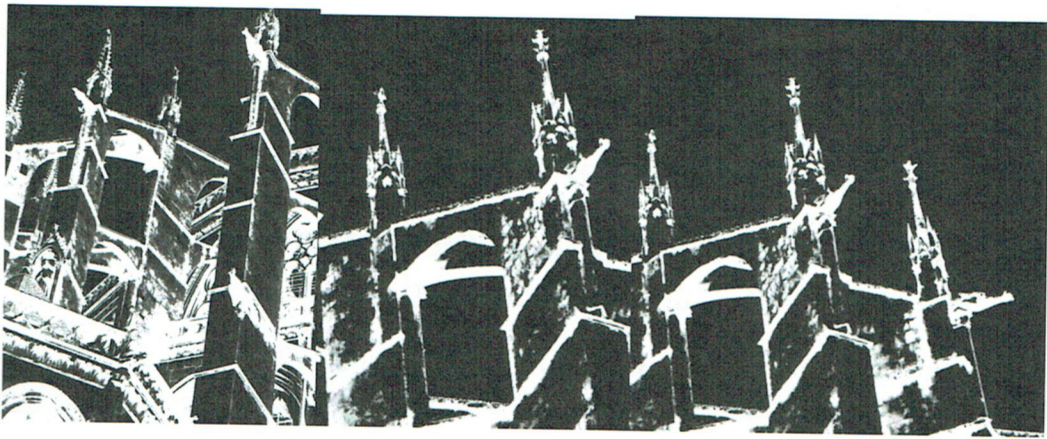
¹ Gérard Cartier s'appuie ici sur l'article « *Novlangue* » qu'il a déniché sur Wikipedia.

équipe ; des adjectifs normalement postposés se retrouvent antéposés, à l'anglaise : au lieu d'une décision rare, on en voit « prendre *une rare décision* », une wraire decijjeune ? Pour la langue, il en ressort *un potentiel désastre* ! La gaucherie de style visiblement ne gêne plus. « *Apprenez à un perroquet à parler baragouin, le baragouin sera bientôt dans tous les becs* », remarque à juste titre l'auteur du *Perroquet aztèque*. Il n'incrimine en rien les Anglais, du reste, puisque les responsables de cette situation du français sont précisément des Français.

En outre, les anglicismes ne sont pas seuls en cause dans les attaques subies par notre langue. La voici, depuis quelque temps, prise comme *bouc émissaire* de causes largement extralinguistiques. Ainsi, si une mignonne est une jolie fille, un mignon est un homosexuel : donc la langue est homophobe, et pourquoi pas *fasciste* tant qu'on y est ?¹. Elle est aussi misogyne, sexiste, n'est-ce pas... La démonstration de Gérard Cartier à propos de l'invention récente de l'écriture inclusive est particulièrement éclairante et alarmante. L'imposerait-on à des élèves de CE2, comme il y a eu, ici ou là, quelques velléités, les malheureux ne sont pas près d'acquérir un semblant de maîtrise du français ! L'abus de cette trouvaille aboutit à des textes illisibles et surtout imprononçables où l'absurde le dispute au ridicule. Un tel galimatias n'est qu'un *volapük* consternant. L'auteur s'y exerce d'ailleurs, heureusement brièvement, et il obtient un résultat qui serait hilarant, s'il ne montrait de la sorte le français en train de sombrer corps et bien. Et ce n'est pas l'écriture inclusive qui règlera le problème des violences faites aux femmes. « *S'en prendre à la langue, conclut-il, c'est se tromper de combat* ».

Ce livre est écrit devant l'urgence de ne plus avoir honte de sa langue, ne plus avoir honte du français. Il illustre de plus avec panache l'esprit français (si cela peut se définir) dont on mesure ici à quel point il est consubstantiel à la langue qui le véhicule. Ce faisant il fait ressortir les ridicules de notre époque. Il fait œuvre, avec cet appel, de salubrité, de salut public. « *La langue est un combat* », proclame-t-il. Plus que jamais, en effet. « *La langue française est ma patrie*, notait Camus dans ses *Carnets* », notait Baptiste-Marrey², que cite ici Gérard Cartier, que je cite volontiers à mon tour. Pour ma part, si j'avais une *zade* à choisir, c'est sans l'ombre d'une hésitation ma langue que j'élirais. La langue dans laquelle je peux penser, imaginer, écrire, ressentir, percevoir le monde alentour, et le dire.

J.-C.V.



¹ Roland Barthes n'avait-il pas déclaré dans sa *Leçon inaugurale au Collège de France* en 1977 que « *la langue est tout simplement : fasciste* » Paradoxal chez quelqu'un qui l'a tout de même servie et bien servie. Ce terme n'est sans doute pas le plus approprié, ni la chose la plus intelligente que le sémiologue ait prononcée dans sa leçon. On en voit les ravages.

² Dans le dernier ouvrage publié de son vivant, *Des belles utopies aux dures réalités*, Obsidiane, 2017. Dans cette même collection, *Les placets invectifs*.